

les hommes adultes est repoussée, non seulement par vos mœurs, mais par votre Constitution fédérale elle-même. Le congrès a réduit les heures de travail dans les arsenaux de l'État : encore cette loi a-t-elle été plus d'une fois tournée ; mais quand le législateur a voulu se mêler de fixer la durée du travail dans les établissements privés, qu'est-il arrivé ? Des décisions judiciaires sont venues déclarer, en s'appuyant sur la Constitution fédérale, que la loi serait appliquée, "s'il n'y avait pas eu de stipulation contraire" ; c'est-à-dire, qu'en définitive, les contractants demeurent les maîtres de leur contrat. La Constitution fédérale est donc la garantie suprême de la liberté et une barrière infranchissable aux exagérations du socialisme d'État.

Autre exemple, qui nous touche directement, nous autres Français, à l'heure où nous sommes :

L'institution, par l'État, d'une caisse de secours pour les invalides du travail serait considérée par les Américains comme une idée saugrenue, comme une hérésie tout à fait contraire aux principes démocratiques. J'ai trouvé chez vous une seule trace de tendance de ce genre. Il y a quelques années, un de vos *congressmen* présenta un projet ayant pour but d'allouer une certaine somme aux ouvriers qui avaient besoin de se transporter d'un point à un autre du territoire pour chercher du travail ; le projet fut enterré dès sa naissance, et l'on n'en a jamais entendu reparler depuis.

Je ne songe certes pas à assimiler la France aux États-Unis ; ce sont deux formations sociales toutes différentes, et l'Amérique est une autre planète. Nous autres, nous sommes courbés sous le poids d'une centralisation séculaire : les gros en profitent ; il n'est pas juste que les petits en souffrent. Il y a là une transition fort délicate à organiser. Que l'État, provisoirement, se fasse l'éducateur de l'indépendance individuelle ; qu'il intervienne dans une certaine mesure pour guider les premiers pas des ouvriers dans la voie de la liberté ; qu'il travaille, en un mot, "à se rendre inutile" fort bien ; mais étendre au-delà la tutelle du gouvernement, mais appesantir encore le joug du pouvoir central, voilà ce qui, dans une république, me paraît un dangereux paradoxe. L'avenir est aux formations sociales particularistes, de même que le passé était à l'omnipotence de l'État et aux formations communautaires. Les États-Unis sont donc bien le type des sociétés de l'avenir. C'est par la libre énergie et par l'activité individuelle que la race anglo-saxonne conquiert le globe ; c'est de ce côté qu'il faut s'orienter sous peine de périr. J'étais déjà pénétré de ces idées avant d'avoir visité le nouveau monde ; ce voyage les a encore fortifiées dans mon esprit.

Je crois que nous avons tout avantage, les uns et les autres, Américains et Français, à nous mieux connaître, à nous mieux comprendre, à nous voir plus souvent, à entrer en relations plus suivies et plus intimes. Certes, de grands et impérissables souvenirs, des souvenirs sacrés, nous unissent ; mais les souvenirs ne suffisent plus ; le monde marche vite ; il faut nous sentir les coudes et les cœurs, comme jadis sur les champs de bataille, et avancer ensemble dans les voies de la civilisation.

Pour moi, je garde une vive admiration pour ce grand peuple, qui a le droit d'être fier de son œuvre.

Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

PAUL DESCHANEL.

AU PAYS DES PELICANS

Épaves d'un carnet de bord.

Une côte, à peine distincte à l'œil nu, émerge à notre droite. C'est l'île aux Oiseaux, célèbre dans le golfe du Mexique, et jusqu'aux Antilles. Audubon a vu des chercheurs d'œufs venus de la Havane dans l'île aux Oiseaux, emporter une cargaison d'environ huit tonnes d'œufs, de deux espèces d'hirondelles de mer. En un seul marché ils se faisaient environ deux cents piastres, et il ne leur fallait qu'une semaine pour aller et revenir avec un nouveau chargement. Nous n'avons rien de mieux à faire en attendant le retour de la brise que de gagner l'île aux Oiseaux en canot. L'île est loin et le soleil est chaud ; n'importe, nous partons, malgré les sourires narquois de nos hommes qui trouvent plus sage de faire la sieste sur le pont de la *Sapho* en attendant notre retour. Après avoir consciencieusement ramé pendant une heure et plus, nous nous expliquons ces sourires : la *Sapho* n'est plus qu'un point à l'horizon et l'île aux Oiseaux semble être reculée. La chaleur est accablante ; pas un souffle. Nos chapeaux et nos mouchoirs, trempés sans cesse dans l'eau, nous protègent à peine contre une insolation imminente. Sept ou huit gros dauphins de belle humeur s'ébattent autour du canot. Ils disparaissent, et un requin de grande taille vient nager bord à bord avec nous. J'apprête ma carabine Winchester, mais on me fait observer que je ne tuerai certainement pas le monstre, du moins sur le coup, et qu'il pourra, en revanche, faire chavirer le canot d'un coup de queue. Et l'île aux Oiseaux recule toujours. Nous prenons le parti de virer de bord et nous regagnons la *Sapho*, convoyés par le requin qui semble s'être pris de goût pour nous. Vers le soir, une faible brise nous pousse jusqu'à la baie Ronde, à un demi-mille du Mississippi.

Ici la mer est jaunâtre, à peine salée, troublée par l'eau du fleuve qui s'y déverse par le Cubit's Gap, une de ses issues. Nous tirons comme des forcenés, et je tue une jolie loutre qui nage près de nous. Un grand alligator gris reçoit, sans sourciller, une balle sur sa carapace, et s'éloigne sans se presser. Nous amarrons la *Sapho* à l'aide de perches fichées dans le fond vaseux de la baie, et nous gagnons en canot l'étroite bande de terre qui endigue le fleuve.

On sait qu'il étend dans le golfe une sorte de patte de pélican gigantesque, dont les doigts sont des passes, — passe à l'Outre, passe du Sud-Est, du Sud, etc. ; — nous sommes ici au poignet de cette patte, et le fleuve, qui n'a pas encore divisé son courant entre les passes, coule à pleins bords à quelques pas de la baie Ronde, dans un gouffre profond de deux cents pieds. Le jour baisse. Le swamp s'anime à l'approche de la nuit. Les hérons, les grues, les râles qui se couchent mêlent leurs cris à ceux des oiseaux de nuit et des grenouilles mugissantes qui s'éveillent. La fantastique illumination des mouches à feu commence.

Je me rappelle une admirable page des Grandissimes de Cable au chapitre de Bras-Coupé. Des esclaves marrons se réfugiaient donc dans ces solitudes ; ils y vivaient des mois, des années ! Des pêcheurs d'huitres, des ch ass

M. Laurier est l'une des plus belles figures de notre époque : les Anglais en seraient orgueilleux s'il était de leur race, ils l'élèveraient sur le pavois. C'est l'un des nôtres, et nous passons notre temps à le rapetisser, à dire qu'il manque d'habileté, qu'il devrait abandonner le poste honorable qu'il occupe. — *L'Électeur*.